

Chapitre

5

Pourquoi toi, pourquoi moi ?

Pour bénéficier des bienfaits de la vie en couple, encore faut-il rencontrer la personne que l'on pourrait aimer. Or le choix qui nous est offert par la destinée est parfois limité. Il est toujours contraint par des régulations sociales, qui tendent à nous faire rencontrer certaines personnes plutôt que d'autres, au risque de ne nous proposer pour conjoint « possible » que des gens pour qui nous n'éprouvons aucun attrait. Il reste alors comme recours l'élargissement du champ d'investigation et la multiplication des rencontres (sorties, voyages, *speed-dating*), quitte à découvrir cette fois qu'une trop grande distance sociale nous sépare du conjoint pressenti, et que nous n'avons rien à nous dire.

Qui se ressemble socialement s'assemble

Après avoir beaucoup rêvé, après avoir fait diverses rencontres et expériences, nous souhaiterions trouver « la » bonne personne : le conjoint que nous avons construit dans notre imagination, celui qui nous correspond tout à fait. Et dans l'idéologie de la tolérance, il ne saurait y avoir de ségrégation de classe. Tous les individus ont la même valeur humaine, seul l'attrait individuel justifie le choix amoureux.

La sociologie, pourtant, porte un regard plus cru sur l'amour : « Les données statistiques montrent à quel point la thématique du prince charmant est un mythe. Les unions matrimoniales sont d'abord marquées par l'homogamie, soit le fait de se mettre en couple avec quelqu'un de son milieu, ou d'un milieu proche¹. »

Depuis l'étude classique d'Alain Girard², la notion d'homogamie s'est largement imposée. Tout au plus concède-t-on une « diminution très lente » du taux d'homogamie³, malgré la progression d'une ouverture d'esprit favorable au brassage entre personnes de cultures ou de milieux différents.

La probabilité d'union entre deux médecins, deux professeurs, ou deux agriculteurs, pour ne prendre que ces exemples parmi tant d'autres, reste très supérieure à ce que le hasard produirait. L'influence du statut des parents est aussi déterminante dans la définition de l'origine sociale : « Entre deux institutrices, l'une fille de cadre supérieur, l'autre d'ouvrier, la première a trois fois plus de chances (33 % vs 10 %) d'épouser un cadre supérieur. Une puissante inertie pousse à trouver

1. GUIONNET C., NEVEU E., *Féminins/Masculins - Sociologie du genre*.

2. GIRARD A., *Le choix du conjoint*.

3. KAUFMANN J.-C., *Sociologie du couple*.

conjoint près de son monde social, qu'il s'agisse de proximité culturelle, de voisinage, de milieu de travail, ou de la force de formes visibles et invisibles de ségrégation spatiale des lieux où se rencontrent les conjoints¹ ».

N'importe qui ne rencontre pas n'importe qui et, pire encore, quand bien même la rencontre aurait lieu, chacun ressentirait confusément ce qui le sépare de l'autre : goûts esthétiques ou culinaires, manière de recevoir ses amis, façon de parler, de se vêtir²...

Les membres des classes populaires tendent à se rencontrer dans des *lieux publics* (bals, fêtes, cinémas, rue, cafés, centres commerciaux, transports en commun...); les classes favorisées « à capital intellectuel » (personnes cultivées, ayant fait de longues études...), dans des lieux *réservés* (associations, lieux d'études, lieu de travail, clubs sportifs, boîtes de nuit...); les classes favorisées « à capital économique » (patrons ou professions libérales), dans des lieux *privés* (fêtes ou rencontres entre amis)³.

Cette gradation dans la limitation de l'accès aboutit à protéger de plus en plus les jeunes issus de ces milieux, à mesure que le capital « intellectuel », puis « économique », croît. On pourrait considérer que leur milieu d'origine souhaite leur épargner de « mauvaises rencontres ». La règle est alors que l'on ne fréquente que des personnes ayant reçu l'aval du groupe, des gens « comme il faut », avec lesquels il n'y aura pas de mauvaises surprises, ou encore des gens possédant des aptitudes, une culture, des connaissances, des centres d'intérêts qui les distinguent du commun. Mais plus encore, ces jeunes semblent avoir eux-mêmes intériorisé le type de conjoint « recevable » dans leur milieu. C'est pourquoi

1. GUIONNET C., NEVEU E., *op. cit.*

2. Sur ce sujet, consulter BOURDIEU P., *La distinction*.

3. BOZON M., HÉRAN F., « La découverte du conjoint » (vol. II), *Population*.

les milieux sociaux se côtoient et s'interpénètrent, tout en restant relativement imperméables les uns à l'égard des autres. Pour ne prendre que l'exemple de la rue, on pourrait dire qu'aucun milieu social, même le plus renfermé sur lui-même, ne saurait empêcher que l'un de ses rejets fréquente la rue, c'est-à-dire croise, et éventuellement interagisse avec des personnes d'autres milieux. Cependant, cette jeune personne saura que ce n'est pas là que l'on rencontre un partenaire possible, ni de cette manière.

Au bal de quartier du 14 juillet, ou au centre commercial régional où l'on peut passer son samedi après-midi, tout est en apparence ouvert, n'importe qui pourrait s'y trouver. Mais toutes les catégories de personnes ne s'y trouvent probablement pas.

Dans une bibliothèque universitaire, on peut rencontrer des gens que l'on ne connaît pas, mais un filtre existe : il faut détenir une carte d'étudiant, avoir certains types d'intérêts et de compétences. Il s'agit déjà d'un public sélectionné.

À la *garden-party* organisée chaque année par la comtesse du Souci de Bonnaissance dans le parc de son château de Saint-Saturnin-les-Godelureaux, chaque invité est connu. La part du hasard dans la rencontre de l'âme sœur est insignifiante. Le risque d'hétérogamie, et donc de dispersion du patrimoine, est ici délibérément réduit.

C'est ainsi que de façon voulue, ou subie, « tout concourt à mettre en présence des individus proches les uns des autres, et qu'en conséquence leur choix ne pourra intervenir dans une large mesure que parmi des personnes de leur propre milieu¹ ».

Tous ces mécanismes de sélection et de reconnaissance d'un conjoint socialement désirable n'empêchent aucunement les prétendants à l'amour

1. GIRARD A., *op. cit.*

de considérer que leur rencontre est le fruit d'un pur hasard, de la prédestination, ou d'un sentiment spontané et mutuel, selon les cas.

À l'heure de la liberté absolue des choix individuels, il serait en effet pénible de s'avouer que ces choix sont amenés, proposés, suggérés en quelque sorte, par son groupe social d'appartenance. Par ailleurs, en considérant le hasard quelque peu miraculeux de la rencontre, on élude l'idée fâcheuse d'un choix délibéré du partenaire en fonction d'intérêts ou de stratégies personnelles¹.

Au mariage de raison, à l'alliance des familles qui, durant des siècles, ont déterminé les unions aux dépens des prédilections mutuelles des futurs époux, a succédé un contrat matrimonial fondé sur la spontanéité, l'attrait et la satisfaction mutuelle. La règle d'homogamie, d'alliance entre semblables, n'en a pas pour autant disparu. Mais le choix homogame, devenu indicible, n'en est que plus puissant : jamais énoncé, jamais discuté, il exerce une influence souterraine, et son pouvoir surpasse souvent celui des décisions individuelles, ballottées sur les flots de sentiments changeants et incertains.

Si l'amour, essentiellement au cours du XX^e siècle, est devenu le socle des unions, il ne peut pas toujours s'opposer aux pesanteurs des appartenances sociales ; il ne doit pas non plus masquer les déterminants égoïstes des choix amoureux.

Nous pouvons aisément nous persuader que nous avons choisi telle ou telle personne par amour. Mais parfois, nous avons *besoin* de quelqu'un pour tenir la maison et faire la vaisselle, ou d'une personne dont nous pouvions dépenser l'argent sans trop compter...

1. KAUFMANN J.-C., *Sociologie du couple*.

Près des yeux, près du cœur

Si la *proximité sociale* entre individus est un facteur essentiel de rapprochement possible et d'affinité, la simple *proximité physique* est déjà un facteur décisif de sympathie envers autrui : « Lorsque nous choisissons l'endroit précis où nous vivrons ou travaillerons ou étudierons, nous faisons aussi un pas essentiel pour déterminer qui seront les personnes significatives dans nos vies. Nous savons que nous choisissons un endroit ; nous ne réalisons peut-être pas entièrement que nous choisissons aussi les gens que nous rencontrerons¹. »

Ce que l'on a nommé *effet vicinitaire*² correspond au fait que la plupart des liens d'affinités concernent des personnes proches. Moins les facilités de rencontre sont évidentes, moins il y a de chances d'amorcer une relation. Tout se passe comme si la proximité physique permettait de limiter les « coûts » d'une relation. Les contacts « onéreux » ne sont établis, et surtout maintenus, que s'ils représentent un enjeu important. Dans les autres cas, on se lassera d'effectuer sans cesse des trajets en voiture pour rencontrer la personne aimée, de passer du temps dans les transports collectifs, ou d'avoir à prendre rendez-vous avec une personne toujours injoignable. Les personnes proches et accessibles seront plus souvent choisies.

Dans certains cas, la proximité sera valorisée pour elle-même : c'est le cas lorsque nous préférons fréquenter les gens habitant le même immeuble que nous, le même quartier, la même ville, ou la même région. Nous nous sentons solidaires de voisins plus ou moins proches, censés être du même milieu, du même « bord » que nous.

1. BREHM S. S. *et al.*, *Intimate Relationships*.

2. MAISONNEUVE J., *Psycho-sociologie des affinités*.

Proximité et affinités entretiennent ainsi un rapport dialectique, « selon que nous aimons plutôt ceux qui nous sont proches ou que nous tendons sans cesse à nous rapprocher de ceux que nous aimons »¹.

La réalité de l'amour, c'est qu'il est difficile de maintenir un lien fort avec des personnes trop éloignées de nous, au sens propre comme au figuré. Et si « le vrai problème, pour les futurs conjoints, n'est pas tant de se choisir que de se trouver »², il devient plus aigu encore lorsqu'on ne trouve pas dans le « champ des éligibles³ » proches une personne qui nous plaise suffisamment. Il faut alors prendre le risque de sortir de la familiarité rassurante des « gens comme nous ». Prendre le risque également de s'éloigner de l'un des aspects de la conception romantique de l'amour, lorsqu'on s'est rencontré sans se chercher : « Il était là, j'étais là... »

Tout semble reposer sur ce non-dit : nous devons trouver sans chercher, et en cherchant nous ne trouverons pas. Contacter une personne par e-mail après avoir consulté sa fiche signalétique sur un site de rencontres est certainement moins poétique qu'une rencontre « prédestinée » (mais tout le monde n'est pas poète)... C'est surtout l'aveu qu'il existe bien un *marché* matrimonial, sur lequel on peut faire son choix, après examen des « produits » proposés. Témoins de cela, certains sites permettent de prendre connaissance des « candidatures », et de les évaluer sur une échelle de 0 à 20 – la plupart des inscrits suscitant des notes comprises entre 6 et 8...

On parlait déjà de « se vendre » en matière de recherche d'emploi. Ici, ce sont des cœurs qui sont à vendre, et des espérances. L'homogamie n'a pas fonctionné, si l'on considère que le groupe social proche n'a su proposer aucune « candidature » valable. Nous devons alors explorer au-delà, en assumant la lourde responsabilité du choix et de ses conséquences.

1. MAISONNEUVE J., LAMY L., *Psycho-sociologie de l'amitié*.

2. GIRARD A., *op. cit.*

3. MAISONNEUVE J., *op. cit.*

Les bons comptes font les bons amants

Aimer, c'est bien connu, c'est tout donner à l'autre, c'est *se* donner à l'autre. Cette conception romantique de l'amour occulte tout ce qui lui est contraire : l'idée d'un intérêt qui nous lie au partenaire, l'idée que la relation doit nous être profitable, l'idée enfin que si nous misons sur quelqu'un, il doit y avoir un retour positif.

Des étudiants, sollicités afin de connaître leur opinion à propos des facteurs déclenchants de l'amour, évoquent en général des qualités telles que la gentillesse, le sens de l'humour, l'intelligence, la tendance à être attentionné envers l'autre, l'honnêteté, la sincérité, le charme. Un peu plus rarement, ils suggèrent des qualités d'ouverture d'esprit, d'indépendance, de force de caractère. La complicité et les points communs sont fréquemment mentionnés, ainsi que le physique. Mais il est exceptionnel de voir figurer (et dans ce cas, c'est au dernier rang dans l'ordre d'importance) le statut social ou la réussite matérielle. Quelques-uns, pourtant, font état de l'ambition du partenaire, ce qui probablement revêt une signification identique.

Tous ces éléments de définition sont centrés sur le partenaire et éludent, au fond, la question de savoir quel bénéfice nous pouvons retirer de la relation. Pourquoi ? Parce que cela ne se dit pas, parce que nous sommes censés aimer l'autre pour lui-même et non pour nous.

La comptabilité « mercantile » des gains et des pertes, dans les relations amoureuses, ressort de ce que l'on appelle les *théories de l'échange social*, et plus particulièrement, la *théorie de l'interdépendance*¹. On postule ici que les individus aiment, et surtout maintiennent une relation amoureuse, dans la mesure où elle leur procure davantage qu'elle ne leur « coûte ».

1. KELLEY H. H., THIBAUT J. W., *Interpersonal Relations: a Theory of Interdependence*.

Chacun établirait inconsciemment le décompte de ce qu'il investit dans la relation (temps, affection, argent...), et le comparerait à ce qu'il en retire. Nous mettrions aussi en rapport notre situation actuelle avec ce que nous estimons être en droit d'attendre des autres, et avec les alternatives possibles (y compris le fait d'être seul).

L'écart entre les avantages procurés par une relation et ce que nous estimons pouvoir légitimement en attendre indique le *niveau de satisfaction* de l'individu. L'écart entre la relation présente et les alternatives envisageables donne la mesure de la *dépendance* à l'égard de la relation.

Imaginons le cas d'une femme vivant avec un homme lui procurant peu de gratifications : sa carrière et ses revenus sont médiocres, il est peu attentif à elle, d'un caractère indécis et immature... Elle peut néanmoins se déclarer satisfaite de sa relation, si elle sait qu'aucun prétendant plus valable ne s'est jamais manifesté, et que par ailleurs, elle-même s'investit modérément dans cette relation. Mais elle est dépendante, parce qu'elle n'entrevoit aucun partenaire de substitution.

Tout le jeu du choix amoureux repose en fait sur la notion d'*appariement* : les partenaires se choisissent parce qu'ils estiment que les ressources qu'ils apportent, pondérées des « soins » qu'ils réclament, sont d'un niveau comparable. On entre là dans un calcul complexe, où des valeurs, qui *a priori* n'ont aucun rapport direct les unes avec les autres, sont mises en balance. Par exemple, tel individu est beau, exerce une profession prestigieuse et possède un compte en banque bien garni, mais il est peu enclin aux sorties et aux échanges sociaux. Il pourrait troquer ses atouts et son handicap contre la présence à ses côtés d'une femme belle et aimante, mais dont il soupçonne les tendances dépressives. Ainsi, elle ne lui reprochera probablement pas de ne pas sortir souvent... Nous acceptons chez l'autre quelques défauts, parce que nous n'ignorons pas en posséder nous-mêmes, et parce que leur impact est compensé par les avantages escomptés de la relation.

Par ailleurs, chacune des caractéristiques personnelles revêt une valeur de *désirabilité sociale* : c'est le degré de prestige communément associé à un trait de caractère, une caractéristique physique, ou une appartenance sociale. Chaque « candidature », sur le « marché » matrimonial, se voit finalement affectée d'une « cote ». En valeur absolue, certains profils feront l'objet d'un consensus social, ce sont les conjoints idéaux : beaux, sympathiques, intelligents, riches... Malheureusement, ce conjoint idéal est présumé être lui-même à la recherche d'une personne idéale, et l'individu moyen devra viser une candidature de même niveau de désirabilité sociale que la sienne.

Ce type de problématique est particulièrement visible dans les annonces matrimoniales, ou encore dans les castings de films. Dans ce dernier cas, on observe bien que la plausibilité d'une romance repose sur la finesse de l'appariement, car le spectateur aura du mal à adhérer au scénario si l'on met en scène des personnages mal appariés. Les dissemblances doivent systématiquement être compensées. Par exemple, si le héros est bien plus pauvre que l'héroïne, il suffira de le doter d'une intelligence vive, d'une rapidité de décision, d'une forte ambition. Pauvre mais à fort potentiel, il devient un amoureux possible pour la belle héritière. Quant à cette dernière, riche et belle, il faut au moins qu'elle soit révoltée contre les privilèges, les abus et les préjugés de son milieu, pour redevenir une candidate « accessible » (cette fois la correction s'effectue vers le bas de l'échelle sociale).

Apparente vanité

L'amour naît souvent d'un regard, d'une impression, d'une apparence. Nous ne voyons pas l'être intérieur, les qualités réelles de l'autre, mais une attitude, un genre, un look, un physique. Nous nous entichons de ce qui se voit, faute de pouvoir discerner ce qui ne se voit pas.

POURQUOI TOI, POURQUOI MOI ?

Si l'amour repose sur la beauté de l'autre, quand le charme faiblit, quand la beauté s'affadit, nous aimons moins, et un jour nous n'aimons plus. L'amour, au fond, est resté invariable ; il est resté fidèle à lui-même, mais son objet s'est évanoui. Nous aimions la beauté des formes et une étincelle dans le regard. L'un et l'autre étant ailleurs, nous aimons ailleurs.

François Villon décrit ainsi, dans la langue du Moyen Âge finissant¹, l'amertume de l'homme trompé par la beauté, et les regrets de la femme dépossédée de sa beauté :

*Ces doux regards et beaux semblans
De tres decevante saveur
Me transpersans jusques aux flans
Faulse beaulté qui tant me couste cher,
Rude en effet, ypocrite douceur (...)
Charme felon, la mort d'ung povre cuer (...)
Tost allumées, tost estaintes
Et jadis fusmes si mignottes ! (...)
C'est d'umaine beaulté l'issue ! (...)
Ha, viellesse felonne et fiere²
Pour quoy m'as si tost abattue ?*

Si la beauté semble universellement recherchée, les personnes les plus menacées sont paradoxalement les plus belles, lorsqu'elles découvrent que leur beauté n'a pu être « négociée » à la hauteur de ce qu'elles estimaient pouvoir en retirer. De plus, l'amour de leur conjoint risque d'être revu à la baisse en même temps que leur beauté faiblit, si c'était le fonde-

1. Nous n'avons rectifié que quelques lettres afin de rendre ces vers plus immédiatement compréhensibles.

2. Cruelle.

ment unique de l'attrait. D'où l'axiome balzacien, empreint de cynisme : « Nous regardons comme un principe certain que, pour être le moins malheureux possible en ménage, une grande douceur d'âme unie chez une femme à une laideur supportable sont deux éléments infaillibles de succès¹. »

Ce qui est beau est bon

La beauté est pourtant valorisée au plus haut point dans notre société, premièrement parce qu'elle est porteuse de valeurs. Des significations positives lui sont associées au sein d'un stéréotype global : « Ce qui est beau est bon. »² « Les beaux individus sont jugés plus chaleureux, plus aimables, plus sensibles, plus intéressants comme amis, plus équilibrés, plus sociables, et plus ouverts que les moins attrayants. On leur prédit une vie familiale et professionnelle plus réussie et davantage de bonheur³. »

La beauté physique est supposée être le reflet d'une beauté intérieure. Nous aurions tendance à procéder à une sorte d'appréciation morpho-psychologique spontanée, à établir des correspondances entre des indices physiques et des traits de caractère. L'harmonie des traits du visage laisserait ainsi présager de l'harmonie du caractère.

Mais l'amour peut se changer en griefs si l'on découvre que le « contrat » n'a pas été rempli, si une personne que l'on aimait pour sa beauté se révèle être égoïste, prétentieuse, menteuse, ordinaire... Il n'est pas possible de cacher indéfiniment à ses proches ce que l'on est vraiment. Aussi de nombreuses histoires d'amour ont-elles pour durée le temps nécessaire pour deviner l'être intérieur. Nous ne pourrions aimer très longtemps un

1. BALZAC H. de, *Physiologie du mariage* (1829).

2. Pour une analyse détaillée, consulter MAISONNEUVE J., BRUCHON-SCHWEITZER M., *Le corps et la beauté*.

3. *Ibid.*

beau masque, une plastique impeccable dépourvue des qualités humaines, des qualités de cœur que nous espérons au départ.

La deuxième raison susceptible de rendre compte de la valorisation de la beauté tient à la signification cachée qu'elle recèle : le fait d'être un indice de fécondité. La jeunesse, la symétrie du visage et du corps, et le ratio taille/hanches chez les femmes (0,7 étant le ratio le plus attractif) constitueraient l'augure d'une bonne capacité reproductive.

Chez les hommes, le corps le plus attractif serait celui qui évoque la force et la dominance, l'indice déterminant étant cette fois le ratio taille/épaules¹. Le corps « en V » est perçu comme plus désirable par des femmes pour le choix (fictif) d'un partenaire « d'une nuit ». Cependant, pour des relations à plus long terme, les femmes ne sont pas dupes : elles veulent autre chose qu'une apparence flatteuse.

La troisième explication de la prégnance de la beauté est liée à sa valeur sociale : comme nous l'avons vu, hommes et femmes forment des couples sur la base d'un niveau de désirabilité sociale équivalent. Dans cet échange, la beauté est l'un des éléments pris en considération. On a constaté que le degré de beauté de l'homme et de la femme dans des couples est perçu comme équivalent par des observateurs extérieurs, surtout dans le cas où ces couples sont mariés. La similitude des partenaires, ici aussi, semble être la règle fondant des relations durables. Cependant, force est de constater que la beauté féminine est davantage encore valorisée que la beauté masculine. Aussi un homme peut-il compenser un physique disgracieux par des qualités intellectuelles ou une réussite sociale manifeste. Car les femmes surestiment, par rapport aux hommes, la personnalité, le choix de carrière et l'intelligence d'un

1. BRAUN M.F., BRYAN A., "Female waist-to-hip and male waist-to-shoulder ratios as determinants of romantic partner desirability", *Journal of Social and Personal Relationships*.

partenaire potentiel. Par contraste, les hommes donnent la prépondérance à la beauté du visage, à la forme du corps et au poids...¹

La beauté féminine surestimée

La disparité des exigences, selon que la beauté est celle d'un homme ou d'une femme, transparait clairement d'une recherche² dans laquelle on demandait aux participants d'évaluer le nombre de beaux visages présents parmi un échantillon de quinze photos. Ces quinze visages de beauté variée, soit d'homme, soit de femme, étaient présentés durant un laps de temps trop bref pour qu'ils puissent être réellement examinés (quatre secondes).

On constate que le nombre de beaux visages est surestimé - par rapport au cas où les participants ont le temps d'examiner posément les photos -, et que les plus beaux visages sont les mieux mémorisés. Mais ce résultat ne s'observe que dans le cas où des photos de femmes sont présentées. Car à l'inverse, hommes et femmes ne projettent pas sur des visages d'hommes rapidement entrevus l'idée de la beauté.

De plus, la surestimation du nombre de photos de belles jeunes femmes est le fait, principalement, des femmes qui se disent actuellement engagées dans une relation amoureuse, et des hommes non engagés. Tout se passe comme si les premières, soucieuses de préserver leur couple, croyaient déceler une menace sous les traits exagérés de belles « concurrentes ». Elles accentuent par une perception erronée la dangerosité de ces rivales.

Quant aux hommes, les plus engagés tendent à fermer les yeux sur des « tentations » pénibles ; les autres, qui se sentent libres, adoptent une attitude de vigilance perceptive, comme s'ils étaient à l'affût de l'âme sœur.

1. *Op. cit.*

2. MANER J. K. *et al.*, "Sexually Selective Cognition: Beauty Captures the Mind of the Beholder", *Journal of Personality and Social Psychology*.

De tout cela, nous pouvons conclure que l'amour qui se fonde sur la beauté est vulnérable principalement pour deux raisons :

- les qualités présumées sont parfois absentes ;
- la beauté existe aussi dans le regard de celui qui l'observe. Amour et impression de beauté fluctuent au gré de notre connaissance de l'autre et de notre motivation à voir sa beauté. Une personne qui prend connaissance des vertus de quelqu'un tend à surestimer sa beauté, et il en est de même d'une personne qui a besoin d'aimer.

Aussi, face à une personne très belle, peut-être est-il préférable de se faire une idée de son être intérieur grâce à ses actes. Sinon, il est toujours possible de s'attacher à un beau visage comme on s'entoure de beaux meubles... mais ce n'est pas valorisant pour la personne élue. À jouer les beaux bibelots, elle risque d'être brisée par inadvertance, ou d'être remplacée par un autre « objet », entièrement neuf et innocent.

Des échanges rarement avoués

Dans ce jeu de l'appariement social, toutes les études convergent pour montrer que les valeurs les plus fréquemment échangées entre hommes et femmes sont la beauté de la femme « contre » la réussite sociale de l'homme. Ces deux dimensions apparaissent même comme des prérequis, comme une nécessité en regard de qualités du partenaire qui relèvent plus du « luxe »¹.

L'homme doté d'un faible « budget » – c'est-à-dire d'avantages personnels réduits, à échanger contre ce qu'il espère trouver chez une partenaire – sélectionne cependant une femme d'une beauté acceptable, selon

1. LI N. P. *et al.*, "The Necessities and Luxuries of Mate Preferences: Testing the Trade-offs", *Journal of Personality and Social Psychology*.

lui. Une femme aux ressources limitées recherchera tout de même un partenaire présentant un niveau correct de statut social et d'assise financière.

Une fois ces prérequis assurés, hommes et femmes valorisent surtout l'intelligence et la gentillesse de leur partenaire, la gentillesse pouvant être interprétée comme le signe que l'autre va *effectivement* faire bénéficier son conjoint des richesses qu'il détient.

D'autres qualités n'ont pas d'impact systématique sur le choix du conjoint, comme le caractère romantique, la personnalité remarquable, le sens de l'humour, l'inventivité, l'éthique professionnelle, ou les talents extraprofessionnels. Tout cela ne saurait convaincre le « consommateur » de se « porter acquéreur », si un niveau minimal n'est pas assuré quant aux facteurs cruciaux.

— Le mythe du mari qui arbore sa femme —

C'est cette hypothèse d'une correspondance entre la beauté d'une femme et la réussite sociale de son mari qu'ont vérifiée Bar-Tal et Saxe¹. Ils utilisent des diapositives représentant un homme ou une femme, jugés en moyenne très attirants physiquement par des observateurs extérieurs, ou au contraire très peu attirants. Deux de ces diapositives, présentées comme la photo d'un homme et d'une femme mariés, sont projetées simultanément aux participants de l'étude.

Il y a donc quatre possibilités, on montre :

- un bel homme marié avec une belle femme ;
- ou bien un bel homme marié avec une femme peu attirante ;

1. BAR-TAL D., SAXE L., "Perceptions of Similarly and Dissimilarly Attractive Couples and Individuals", *Journal of Personality and Social Psychology*.

POURQUOI TOI, POURQUOI MOI ?

- ou bien un homme peu attirant marié avec une belle femme ;
- ou bien, enfin, un homme et une femme aussi peu attirants l'un que l'autre.

Face à l'un de ces « couples », les participants doivent essayer de deviner, pour le mari comme pour la femme, quels sont leurs traits de caractère et leur statut socio-économique (niveau d'études, revenus, profession), et quel sera leur bonheur futur (bonheur conjugal, succès social et professionnel).

À un premier niveau d'analyse se manifeste le stéréotype classique de la beauté : les hommes et les femmes dotés d'un bon capital physique sont mieux évalués que les autres, sauf en ce qui concerne le bonheur conjugal.

Quant à l'homme séduisant apparaissant sur la diapositive, il est perçu comme moins instruit et moins intelligent que son congénère peu attirant.

Mais le résultat le plus saillant de cette étude tient à l'interaction entre les évaluations du mari et celles de la femme : l'homme peu attirant « marié » à une belle femme est celui qui recueille les évaluations les plus favorables concernant son statut, son salaire, et son succès professionnel. Sur ces mêmes critères, la belle épouse d'un homme également beau est la mieux évaluée, tandis que la femme sans beauté « mariée » à un bel homme suscite les jugements les plus réservés.

Tout se passe comme si le mari était en général évalué en fonction du degré de beauté de sa femme, alors que celle-ci est perçue en fonction de sa propre apparence physique.

L'hypothèse d'appariement est aussi confirmée par Juhem¹, dont la recherche (entretiens et observations en situation) indique que dans un échantillon de lycéens, les relations de *flirt* se nouent « tendanciellement entre partenaires dotés du même volume global de ressources », ces ressources étant éventuellement « compensables ». « Une conversation

1. JUHEM P., « Les relations amoureuses des lycéens », *Sociétés Contemporaines*.

brillante, un caractère très extraverti ou un charisme particulier peuvent être des appâts suffisants pour compenser un physique moyen. » Il note toutefois qu'à cet âge, et donc dans le cadre de relations assez brèves, la ressource principale est le « capital physique ».

— Le sexe, une monnaie à forte cote —

Dans cette perspective économique, utilitariste et plus ou moins inavouable des échanges amoureux, l'une des ressources qui ont pu être analysées sous l'angle des « lois du marché » est celle du sexe. On a ainsi pu soutenir¹ que les échanges sexuels obéissent à la loi de l'offre et de la demande, et que ces échanges, en théorie privés et négociés par deux individus en fonction de leurs désirs et valeurs personnelles, sont influencés par les lois du marché.

Plus une ressource est rare, plus sa valeur augmente. La valeur accordée traditionnellement à la virginité d'une femme, mais aussi à sa fidélité, à sa chasteté et à sa réputation est sans équivalent masculin. Cela indiquerait que le sexe est une « ressource » essentiellement féminine, échangée contre des valeurs masculines telles que la sécurité matérielle et financière, l'investissement dans la relation et l'engagement vis-à-vis de la partenaire. Si les faveurs sexuelles accordées par une femme sont rares, elles sont donc précieuses, et appellent en contrepartie des ressources valorisées (cadeaux, engagement au mariage...). De fait, on constate que les femmes sont moins pressées que les hommes d'avoir des relations sexuelles lorsqu'elles recherchent une relation durable. Elles prennent le temps de « négocier » au mieux la ressource qu'elles peuvent accorder, en s'assurant que l'homme est prêt à leur fournir un socle suffisamment solide de ressources matérielles et sociales. Inversement, elles s'estimeront trahies

1. BAUMEISTER R. F., VOHS K. D., "Sexual Economics: Sex as a Female Resource for Social Exchange in Heterosexual Interactions", *Personality and Social Psychology Review*.

si l'homme les abandonne après qu'elles lui ont prodigué généreusement leurs « largesses » ; il est certain qu'il y a là un contrat implicite.

Par ailleurs, la compétition fait rage, et tous les moyens seront bons pour « emporter un marché ». Ce que l'on appelle communément la jalousie n'est que l'expression de cette lutte, car la femme la plus jeune et la plus désirable fera jouer ses atouts au détriment des autres, qui s'y attendent et feront tout pour l'éloigner ou la discréditer. Un moyen simple et efficace consiste à ternir la réputation de ses rivales : une ressource devenue par trop commune est dévalorisée, pour le plus grand profit de rivales moins bien dotées physiquement, mais censées être plus exclusives dans leur choix.

Quant à la « révolution sexuelle » du dernier quart du XX^e siècle, les femmes n'en sortiraient pas gagnantes, car si les moyens de contraception leur ont permis d'accorder leurs faveurs avec moins de risques, le « prix moyen » du sexe a diminué. La ressource dont elles disposent et qu'elles négocient a perdu de sa valeur, à mesure que les échanges sexuels étaient perçus avec une importance et des conséquences de moins en moins grandes.

Au final, la vision de l'échange social peut être interprétée comme le fait d'imposer une conception généralisée de l'économie, dans laquelle tout s'achète, se vend, se négocie : les sentiments, l'amour, la passion. Tout fait l'objet d'un calcul, personne n'est jamais désintéressé.

Or, si tout atteste qu'effectivement les choix amoureux intègrent l'idée d'un profit et d'avantages procurés par la relation, il serait fâcheux d'oublier que ces intérêts personnels peuvent être de natures très diverses, voire opposées. Il y a un monde entre l'intérêt d'un homme à ce que sa compagne soit heureuse afin qu'il bénéficie de sa présence, et l'intérêt de celui qui veut ajouter une femme à sa liste de conquêtes, l'humilier et la rejeter pour pouvoir tout raconter ensuite à ses amis. De même, un gouffre existe entre une femme qui se réjouit d'épouser un homme à l'avenir prometteur, avec qui elle espère couler des jours

heureux dans la sécurité, et celle qui a dès le début l'intention de ne rien concéder, de porter au paroxysme ses prérogatives, et de laisser son mari sur le sable dès qu'il se révoltera quelque peu.

Le seul amour désintéressé est celui qui n'exigerait pas même la présence de l'être aimé. Mais le fait que nous espérons toujours un geste, un regard, ou un sourire en retour à notre affection n'autorise pas à penser :

- que l'amour n'est qu'un calcul vulgaire ;
- que dans le cadre de l'ultralibéralisme et de la « marchandisation » des échanges, les êtres sont finalement tous plus ou moins interchangeables ;
- que si un partenaire « usagé » ne nous procure plus des satisfactions suffisantes, nous n'avons qu'à nous en débarrasser pour un autre plus gratifiant.

Et vous ?

Aimer, sans doute, c'est donner de nous-mêmes d'abord, et penser que l'élu de notre cœur, tôt ou tard, s'en rendra compte, l'appréciera et, probablement, nous aimera en retour.

C'est là que le hasard n'a pas sa place :

- à aimer constamment, il est impossible que personne ne s'en rende compte... ni que l'amour ne nous revienne pas ;
- à n'aimer personne que nous-mêmes, il est également impossible que l'amour des autres envers nous ne se lasse pas.

Le vrai amour est certes un calcul, mais ce calcul n'est ni sordide, ni immédiat. C'est un calcul à long terme, pour le bien des deux partenaires et non d'un seul.

Sébastien, ou comment se confesser en toute intimité devant sept millions de téléspectateurs

Le présentateur de l'émission de télé-réalité présenta Sébastien, célèbre journaliste qui affichait une élégante désinvolture, avant d'entrer dans le vif du sujet du jour :

« Sébastien, pour vous, y a-t-il un secret qui expliquerait l'attraction mutuelle ? Pourquoi un homme et une femme se choisissent-ils ?

– Je rencontre beaucoup de nouveaux visages, répondit Sébastien. Je sais toujours si une femme m'aime, et depuis quand elle m'aime. Pour prendre une image, c'est comme si un seul visage était en pleine lumière, tandis que tous les autres étaient dans l'ombre.

« Son regard n'a pas croisé le mien une seule fois. Je ne me soucie pas de la rencontrer. Je sais pourtant qu'elle sera sur mon chemin, un peu plus tôt ou un peu plus tard. Si elle me plaît et que nous commençons à échanger nos pensées, je finis toujours par vérifier que le moment où elle a commencé à m'aimer coïncide avec l'époque où mon attention a été attirée vers elle.

« Une femme qui m'aime a une façon de *ne pas* me regarder qui lance un appel, comme un cri inarticulé. Et en même temps, elle semble briller d'une lumière particulière. Au milieu d'un groupe, je ne vois qu'elle ; les autres sont comme des figurantes que j'aperçois à peine.

« À ce moment-là, je sais qu'elle "organiserait" notre rencontre. Les circonstances, ce qui ressemble au hasard ou à la chance, ne seront que l'expression de sa décision. C'est son amour qui l'amène à se rapprocher de moi, dans l'attente que moi aussi je vienne vers elle. Elle vient me chercher pour que je lui fasse la cour. Mais il y a un interdit qu'elle ne franchira jamais, c'est une règle implicite (sauf pour celles qui ont compris qu'aucun homme doté de toute sa raison ne viendrait jamais vers elles de sa propre initiative) : c'est à l'homme de faire *les premiers pas*. Cependant s'il n'est pas pressé de se rapprocher, elle aura la délicatesse de ne lui laisser faire que le *dernier pas*, celui qui correspond à la rencontre effective.

L'AMOUR NE DOIT RIEN AU HASARD

« En fait, reprit Sébastien, je fonctionne exactement selon le modèle stéréotypé féminin : je laisse les "candidates" venir à moi, se bousculer parfois, *proposer*, et je *dispose* : je réponds à mon gré, je choisis celle qui convient le mieux.

« Il y a des hommes qui veulent séduire à tout prix, se prouver leur virilité en emportant coûte que coûte des cœurs qui n'étaient pas gagnés d'avance. Moi je vais au plus facile : j'attends de sentir ce flux¹ de l'amour d'une femme, et je lui réponds si j'en ai envie. »

N. B. C'est après avoir proféré ces déclarations scandaleuses, que Sébastien dut être évacué du plateau de télévision sous les huées des spectatrices dont il avait heurté la sensibilité. Il n'a pas reparu publiquement depuis lors. _____

-
1. On pourrait faire l'hypothèse que ce flux, cette attirance, cette « attraction universelle », voit son intensité varier d'une manière analogue à l'attraction universelle entre des corps physiques, régie par la loi de Newton, $F = g(m_1 m_2)/d^2$. La force de l'amour est proportionnelle au produit de la « masse » de l'homme et de la femme, c'est-à-dire à l'importance de leur désirabilité sociale. Plus ils sont riches, prestigieux ou beaux, plus ils attirent. Mais ce produit est divisé par le carré de la distance qui les sépare : distance physique ou distance sociale. Dès que quelques indices de distance sont perçus, l'attraction décroît très rapidement. La constante g correspond au fait *qu'en général* les hommes sont attirés par les femmes et inversement.